

Concours 2024 « A vos plumes »

TERRE DE VOYAGE

Le Sens du voyage

Libère-toi

Des objets, des possessions,

Laisse tomber les murs,

Les territoires, les suprématies,

Brise les sédiments accumulés

Si tu veux voyager.

Reviens à la justesse du monde,

A la rigueur de l'aventure,

Aux horizons ouverts,

Aux jours déclassés.

Tu veux partir ?

Lâche la rampe et l'accoudoir,

Juste un grand sac sur le dos

Et des semelles crantées

Pour agripper la réalité.

Partir, c'est faire acte de vide,
Devenir venteux et hasardeux,
Prompt à la rencontre,
A la suspension devant l'autre qui vient
Et que l'on croise.
Voyager c'est aimer.
Sans amour, pas de voyage.
Donne-toi aux paysages, aux gens,
Considère tes fatigues comme une offrande,
L'effort pour que le monde advienne
Et que la rencontre ait lieu.
Voyager, c'est voir loin de soi,
Relancer le ballon des enfants des rues
Relancer les chemins, le sourire des femmes
Que tu ne connaîtras jamais,
Arpenter les hauts plateaux, les sommets et les vallées,
S'arrêter pour l'habitant qui offre le gîte ou fait un geste,
Pour l'enfant qui rit en dévoilant un citron
dans la paume de sa main.
Voyager, c'est n'être rien ni personne,
Ne pas peser sur le sol qui accueille,
Ou du simple poids d'un sourire ou d'un chant.
Se remplir de la beauté insolite du monde,
De l'étrangeté de vivre sur d'autres continents.
Voyager c'est marcher au bout de soi et des autres

Sans faire d'éclat,
Sans ébruiter le mystère.

Juste se confronter aux consonances du monde,
À l'énigme de cette terre qui nous englobe,
Au chant des hommes et à toutes les pierres
Qu'ils ont posées au bord des routes,
Et qui sont devenues des murets, des espaliers, des maisons, des temples, des familles, des communautés.

La terre est pleine des espoirs des hommes, le savez-vous ?
J'ai pourtant vu des femmes dans des contrées reculées
S'enfuir à mon passage,
Des enfants s'effrayer
Ou rire de ma venue
Et j'ai compris l'étrangeté qui m'habite,
Qui nous habite tous au fond de nous-même.

Voyager, c'est partir en pays d'étrangeté,
Là où les vents, les odeurs et les musiques
Malmènent nos évidences,
Désaccordent nos vieilles croyances.

Je n'ai rien à prouver,
Je voyage dans Plus Grand que moi,
Telle est ma vocation.

En me faisant naître,
Mon Père et ma Mère m'ont mis en voyage,
Me lançant dans le cycle des existences,

Et j'accomplis maintenant les chemins de vie.

Les voyages tressent un à un

Les brins du panier de sagesse

Qui renferme mon existence.

Les voyages nous mènent parfois vers nos origines. Ce jour-là en Colombie avec mon fils, nous voulions atteindre le village de Pueblito en pleine selva pour y manger, y dormir, être accueillis. Nous avions repéré ce village sur la carte, mais nous nous étions trompés de quelques siècles. Ce village n'était que des ruines de huttes abandonnées et perdues au cœur de la selva interdite. Nous étions épuisés, trop avancés dans un territoire qui n'était plus un territoire humain.

Voyage à rebours

Huit heures de marche,
Le chemin s'arrête en pleine *selva*,
Rochers infranchissables.

Les arbres se referment,
Le temps se creuse,
Les os blanchissent,
Plus d'eau,
Déjà la nuit.

Jacassements nocturnes,
Cris d'oiseaux, lucioles,
Insectes vibrionnant,
Respirations rauques,
Vocalisations animales.

Pas de traces. Pas de clairière.
Rien que des arbres empilés contre le ciel
Avec les lianes plongeantes
Des passés immémoriaux,
Et les branches impénétrables
Des avenirs ramifiés,
Bouffées de lichens et de pourritures sacrées.
Moi, petit copeau d'humanité,
Pris dans la conjonction des hasards,
Dans le croisement des lianes et des destinées,
Comment tenir,

Ne pas faillir à ma vocation de vivant ?
Je me cale.
Je prends appui contre l'écorce rugueuse.
C'est la première fois que j'embrasse un arbre.
Ce n'est pas un arbre,
C'est le tronc jaillissant de l'univers.
Stupeur de l'insaisissable !
Il me roule dans ses racines noueuses
Qui plongent à travers les profondeurs
De milliers d'espèces apparues ou disparues,
Reptiles, échines, antennes,
Vers, succions, infusoires.
Suis-je encore un humain ?
Dans quelle couche géologique
Dans quelle strate de l'univers non-parlant,
Ai-je mis mes pieds d'aventure ?
Vers quelle origine avons-nous marché ?
On entend le feulement d'un jaguar
Distinctement à travers les herbes,
La menace se répercute
Dans nos crânes évidés,
Dans la flûte de nos os,
Dans l'écailler de nos existences.
Angoisse millénaire
Repli animal

Quel croc sortir, quelle lame ?

Quel cri lancer pour survivre ?

Le voyage est une fête de la vie, comme la migration des oiseaux et le retour des mésanges au printemps. Mais impossible d'évoquer le voyage sans parler des voyages subis, des migrants fuyant les terres qui se refusent et venant échouer sur des rivages inhospitaliers. J'ai découvert la photo de cet enfant syrien dans le journal en 2015. Il s'appelait Aylan Kurdi. Je donne à lire ce poème à voix basse, ce sont des paroles de sable et d'exil. Qui peut accepter cela?

Le sang du voyage

Soudain une photo dans un cri :

Une mer bleue superbe

Et un enfant mort.

Qu'est-ce que ça pèse un enfant mort ?

Là-bas, ce sera mieux,

Les grands avaient dû lui parler du grand voyage

En lui montrant l'horizon, l'autre côté des misères.

Ils lui avaient mis un blouson et des chaussures de marche

Pour le traîner à travers les steppes.

Il avait dormi avec les pierres, chaussures aux pieds.

- Et quoi dans le cœur ?

Maintenant l'assaut des vagues sur sa joue,

Et un doudou de sable dans la bouche.

Relève toi petit, il est l'heure de rentrer,

De prendre ta douche, des vêtements secs.

On ne ramasse pas les enfants morts.

C'est beaucoup trop lourd.

Déjà les crabes rouges se sont approchés.

Je te regarde sur la photo,

Moi qui vis de l'autre côté des misères.

Je ne savais pas que tu viendrais ainsi.

Tu as juste été déposé sur le sable infini

Par la splendeur de cette mer.

Tu aurais dû te méfier de tant de splendeur et d'infini,

Ne pas écouter les grands.
À tes pieds d'enfant,
Ces chaussures de marche presque neuves,
Semelles crantées tournées vers le ciel.
Qui les a mises à tes pieds ?
Qui a serré les lacets ?

Le voyage de l'hôtesse

Bonas tardes !

La femme jette sa poignée de sable,
Repose le lourd chaudron à récurer
Qui résonne contre la pierre,
S'appuie de la main
Sur le mur en pisé de la maison
Et nous observe derrière l'écran de fumée
D'un feu de branchages.
Comme elle, le mur n'est pas droit,
Pas dans le bon alignement.
C'est sa couleur safran qui le retient,
Une couleur prégnante et forte
Dans laquelle se prend la lumière.
Ici la vie se retient aux couleurs.
Le visage terrien de la femme
Libère une force qui vient du dedans,
Il est un vase, une amphore millénaire
Une évidence qui s'impose comme le feu et la terre.

De lentes palabres
Pour que s'évanouissent
Les craintes de la femme
Tenant sa maison par la main,
Comme dans un dessin d'enfant.
Gommer l'étrangeté de notre venue,
La bizarrerie de nos manières,
Par des gestes transparents,
Pour que vive la rencontre.
Le soir s'en mêle,
Flambée de couleurs dans le ciel étiré,
Fatigue de la journée.
Alors la femme au chaudron
Nous ouvre sa maison bancale pour la nuit
Et dit s'appeler Blanca.
C'est un joli nom qu'on répète
Et les murs de la maison se redressent.
L'assiette de terre brune qu'elle nous sert,
Valse dans ses mains tannées
Qui ont pétri les tortillas.
J'ai l'immobilité du bonheur,
Un bonheur du bout du monde
Qu'aucune carte ne mentionne.
Je pétris l'instant
Dans mes mains, dans mon cœur

Avec ferveur.
Nos regards se croisent étrangement.
La femme redresse le buste
Contre le dossier de sa chaise.
Que dites-vous Blanca ?
Quelque chose tinte dans sa voix.
Elle dévoile un sourire incrédule,
Esquisse un geste par-dessus la table
Pour échapper à l'apparence
Et creuser le sable des évidences :
Elle, Blanca, voyage jusqu'à la ville voisine,
Pour vendre ses poulets, ses œufs,
Pour faire son marché,
Rire avec ses copines.
Pourquoi aller au-delà ?
Il faudrait en rire avec elle.
C'est nous qui ne sommes pas dans le bon alignement.
Qu'est-ce qui nous tient ?
Qu'est-ce qui nous relie ?
Pourquoi ce besoin de partance ?
Mais ici sur les hauts plateaux du Guatemala,
La nature est si puissante
Qu'elle nous pétrit dans sa force,
Elle nous maintient en vie.
On la reçoit sans vraiment comprendre,

On sait sans vraiment savoir, et on repart au petit matin,
Après avoir remercié plusieurs fois l'hôtesse.
La certitude court par des chemins incertains.